

des sémantiques dans sa langue maternelle, le pays et sa culture ne seront pas capables d'absorber des idées et une connaissance qui, par essence, servent à leur société ».

De l'avis de Luiz Henrique Lopes dos Santos, coordonnateur adjoint des Sciences Humaines et Sociales, Architecture, Économie et Administration de la FAPESP et professeur du Département de Philosophie de la Faculté de Philosophie, Lettres et Sciences Humaines de l'USP, la question requiert une solution de compromis et ne se réduit pas à la question de l'impact : « C'est aussi une question culturelle. La langue est un élément essentiel de la culture d'un pays et elle se constitue et s'enrichit dans l'interaction entre ses utilisations les plus ordinaires et les plus sophistiquées - comme en littérature, en science, en philosophie. Aucun pays ne peut se permettre de renoncer entièrement à sa langue en tant que véhicule de la production de la connaissance ».

Packer propose d'ajouter à ce débat le fait que la production écrite en portugais augmente dans l'ensemble des revues indexées. Jusqu'en 2007, le taux d'articles publiés en portugais dans la

Il est utile de rappeler qu'écrire en anglais aide à élargir la portée d'un article scientifique mais ne garantit pas citations et prestiges



base *Web of Science* était de 8,5 %. Désormais, il est de 22 % : « La croissance est due à l'augmentation du nombre de revues indexées. De 34 en 2007 elles sont passées à 133 aujourd'hui. Ainsi, le Brésil s'est hissé à la 13^e place dans le classement de la production scientifique. Si nous ne tenons pas compte des revues en portugais, nous redescendons à la 17^e place ».

DONNÉE MARQUANTE

Il faut également considérer qu'écrire en anglais n'est pas une condition suffisante pour garantir des citations et du prestige. Une étude publiée par Rogério Meneghini, coordonnateur scientifique de la bibliothèque SciELO Brasil, a montré que les mêmes articles écrits en anglais mais publiés dans des revues brésiliennes produisent en moyenne moins de citations. Rogério Meneghini a invité neuf scientifiques brésiliens habitués à diffuser leurs travaux dans des revues internationales à publier un article original dans l'édition de mai 2008 des *Annales de l'Académie Brésilienne de Sciences*. L'objectif était d'évaluer jusqu'à quel point ces auteurs seraient capables de transférer leur prestige vers la revue brésilienne, qui est publiée en anglais. Deux ans après la publication, il a été constaté que le nombre de citations de ces articles a dépassé celui des autres articles de la revue : une moyenne de 1,67 citations,

contre 0,76 pour les autres. D'autre part, les 62 articles publiés par les mêmes auteurs dans des revues internationales en 2008 ont tous été cités en moyenne 4,13 fois. D'après Rogério Meneghini, la différence peut être attribuée au fait que les revues brésiliennes aient moins de visibilité internationale, même si les auteurs ont aussi tendance à envoyer leurs meilleurs articles à l'étranger. Mais l'une des données marquantes fut de constater que les neuf auteurs se sont abstenus de citer des articles de revues brésiliennes. Seul 1,52 % de leurs citations faites en 2008 se référaient à des travaux publiés sur le plan national. Rogério Meneghini pense que citer des revues nationales n'est pas synonyme de prestige : « Il semble que les auteurs aient choisi de laisser de côté des citations dans des revues brésiliennes pour ne pas passer l'impression que l'article est défaillant ».

Une telle contingence n'empêche pas le consensus selon lequel il est fondamental de stimuler la production en anglais. « Quand un chercheur s'efforce de citer des travaux de son pays, il est frustrant de voir que la référence ne peut pas être consultée à l'étranger parce que le travail n'est disponible qu'en portugais », souligne Sonia Vasconcelos. « Cela exigerait des investissements lourds, mais je ne vois pas d'autre solution pour augmenter la visibilité de l'ensemble de la science brésilienne », affirme Packer. ■

